

tion. Il ne put l'atteindre : M. de Mazenod échappa à ses agresseurs et gagna Nice où il appela son fils. C'était l'exil : il devait durer douze ans. Après Nice, les douloureuses étapes en furent Turin, Venise, Naples et Palerme.

Quand, en 1802, Charles Eugène put regagner la France, c'était un beau jeune homme aux nobles manières, à l'esprit cultivé, à l'âme mûrie par l'adversité. Le puissant ministre de Napoléon, Portalis, lui fait fête et lui offre une brillante situation ; le légat, cardinal Caprara, l'encourage à accepter ; respectueusement Charles-Eugène refuse, car depuis longtemps, dans le secret de son cœur, sa vocation est choisie : il s'est promis à Dieu.

— Est-il vrai, lui avait demandé un jour son oncle, que tu veuilles entrer dans l'état ecclésiastique ?

— Mais oui, mon oncle.

— Comment, mon enfant, peux-tu penser prendre une telle résolution. Ne sais-tu pas que tu es l'unique rejeton de notre famille qui s'éteindra par là ?

— Eh quoi ! mon oncle, ne serait-ce pas un grand honneur pour notre famille de finir par un prêtre ! ”

Libre de suivre son attrait, après plusieurs années d'attente et de difficultés, c'est à Saint-Sulpice qu'il se présente : M. Emery l'y accueille et bien vite, dans son affection, accorde une place de choix à ce disciple qui devait, trois ans plus tard, lui fermer les yeux.

Dans cette sainte maison que vient bouleverser, sans la détruire, un caprice de Napoléon, Charles-Eugène, au milieu d'une élite de jeunes gens, future gloire du clergé français, rivalise avec les plus ardents, et ils le sont tous, rivalise avec les Saints eux-mêmes, par une vie de labeur, de charité, de détachement et d'austérité. Plus il monte dans les ordres sacrés, plus sa sainteté s'affirme. Mgr Demandolx, évêque d'Amiens, qui l'ordonne prêtre, le 24 décembre 1811, le sait bien et lui offre, aussitôt après la cérémonie de l'ordination, des lettres de vicaire général. Le jeune prêtre refuse : Aix, sa chère ville natale, réclame son zèle.